



Archipel

Études interdisciplinaires sur le monde insulindien

98 | 2019

Varia

wonggunung. gunungkidulan

Henri Chambert-Loir



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/archipel/1487>

DOI : 10.4000/archipel.1487

ISSN : 2104-3655

Éditeur

Association Archipel

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2019

Pagination : 264-268

ISBN : 978-2-910513-82-5

ISSN : 0044-8613

Référence électronique

Henri Chambert-Loir, « wonggunung. gunungkidulan », *Archipel* [En ligne], 98 | 2019, mis en ligne le 11 décembre 2019, consulté le 01 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/archipel/1487> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/archipel.1487>

Association Archipel

taken advantage of this training to pursue careers as well known performers as *condong*, female attendants, in Arja and Drama Gong. The fifth, whose father, brother and husband were dalang, acquired her interest and training in wayang kulit within her family. She decided to perform only after the death of her husband and there was the need to find a means to support her family.

The accounts of these womens' lives document the impact which expectations of the role and comportment of women in Bali has on their practice of this ritual art. They spoke of their performance as a hobby and the courage and organizational skills required to manage the little time they had available to train and then perform because of the expectation that, as women, they had to be responsible mothers for the upbringing of children, to earn money and for the vital business of preparing offerings for daily and special rituals. They spoke further of the impact that expectations of their comportment—that they would behave politely and in a refined and gentle manner—had on their capacity to perform freely the role of comedian and public critic and to overcome the “social, vocal and physical differences” between them and the predominantly male characters women have to perform in a convincing manner, especially to vocalize the roles of brutish characters and the *penasar* or clowns. One also spoke of the ever present need she had to manage her performances around what Balinese regarded as the monthly ritually “polluting” event of her menstruation and the taboos which surrounded it.

Jennifer Goodlander's book is an important contribution to our understanding of the Balinese wayang kulit. It provides readers with valuable insights both into the remarkable experience of one foreign woman who trained and was consecrated to perform the wayang kulit and especially of the controversy which continues to surround the practice of Balinese women as dalang.

Peter Worsley
School of Languages and Cultures
University of Sydney

wonggunung. *gunungkidulan*. 17,6 x 25 cm, xvi-823 hlm., 2018 (cetakan kedua, 2018). ISBN: 0011-0110-1001.

Ceci n'est pas un compte rendu.

C'est plus modestement un avis de parution d'une publication indonésienne de diffusion pratiquement confidentielle, mais qui ne doit pas passer inaperçue. L'ouvrage est le fruit de l'essor actuel, en Indonésie, des *penerbit indie*, soit en autopublication, qui est l'un des effets de la digitalisation : imprimer revient moins cher, soumis à moins de contraintes et à la portée de beaucoup d'individus, sans passer par un éditeur ou un distributeur, la commercialisation se faisant sur les réseaux sociaux. D'où certaines innovations, parfois

fantaisistes, dont ce livre est un exemple : noms et titres sans majuscules, usage d'un pseudonyme, édition limitée (l'ouvrage est même difficile à acquérir), numéro ISBN fantaisiste.

L'ouvrage se compose de 150 courts chapitres classés par ordre vaguement alphabétique et accompagnés de nombreuses illustrations en noir et blanc. Le livre, cartonné, bénéficie d'une excellente réalisation. 840 pages denses en grand format : c'est un texte très volumineux, qui semble offrir un panorama encyclopédique de la culture de Gunung Kidul, ce *kabupaten* de l'est du Territoire Spécial de Yogyakarta réputé aride et pauvre. L'ouvrage n'a rien à voir avec une encyclopédie, cependant ; il est beaucoup plus ambitieux et beaucoup plus complexe.

L'introduction définit le but de l'ouvrage, mais d'une façon qui déjà nous avertit de la complexité du propos. Il est question « d'archéo-narration », des mythes selon Barthes, de structure fractale, de codes, de modèles et de paradigmes — mais pas de méthode. L'objectif est de décrypter les « mythes » propres à Gunung Kidul, tels qu'ils ont été hérités des anciens, mais sans jamais se référer à l'histoire.

La première complication vient du langage : plus d'un quart des articles sont rédigés en javanais (les articles relatifs à la cuisine le sont tous), tandis que les autres, en indonésien, sont lardés de mots javanais, au point que le texte n'est réellement compréhensible qu'à des lecteurs javanophones. Ce parti-pris d'un auteur qui révèle par ailleurs la faculté d'utiliser l'indonésien avec talent et subtilité, avec même une grande qualité plastique, est simplement justifié par le fait qu'il est plus agréable de parler de tel sujet en javanais et de tel autre en indonésien (p. xi). Il est clair aussi que l'auteur ne se suffit pas de l'indonésien des dictionnaires ; il lui faut plus de concepts, plus de nuances, qu'il aménage en passant : *nraditional, menyublim, kemenjadian, menyekuler, purwais, mengular, pembangunanisme, perpengingatan...* Le choix d'utiliser deux langues, cependant, semble entériner l'idée que la culture javanaise n'est pas réductible à la langue indonésienne, et le livre prend place dans la courte liste des ouvrages indonésiens multilingues (*Tuanku Rao* de M.O. Parlindungan, *Indonesia dalem Api dan Bara* de Kwee Thiam Tjing, *Pengakuan Pariyem* de Linus Suryadi), qui battent en brèche la souveraineté de la langue nationale.

Plus complexe encore est la nature du discours. L'auteur se présente, en préface, comme un homme « inculte et primitif », le traducteur ignorant et naïf de la « science gunungkidulan » héritée des sages et des maîtres de l'ancien temps. Il est en réalité savant et sagace ; il cite une cohorte de penseurs occidentaux, depuis Platon jusqu'à Eliade et Lévi Strauss ; il cite aussi Rassen et Geertz ; et il emploie des modes de raisonnement qui vont du récit (de wayang, notamment), à la démonstration académique, en passant par l'analogie phonétique ou sémantique, l'association d'idées, l'évocation poétique et la logique du vocabulaire. Il n'est pas question d'être exhaustif ou de mettre en oeuvre des théories, mais plutôt de rechercher l'essence des phénomènes, la permanence du factuel, et, pour ce faire,

de lire le monde – littéralement : en déchiffrant les mots qui l'expriment. Les mots sont emboîtés les uns dans les autres (« *Batur, sebagai sistem kebahasaan, minimal adalah akronim, atau wacahan, atau jarwa-dhosok, yaitu pendekan dari mbat-mbatananing tutur, atau badaning catur.* », 213), ils riment et ils résonnent. Leurs multiples correspondances tracent dans l'univers des hommes des lignes de signification. Ce discours englobe le macrocosme et le monde invisible. Il montre que les actions humaines (les constructions sociales, les arts) sont dictées par l'environnement. On frôle parfois le jeu de mots ou le jeu tout court (« *Karna saya ini senengnya ngomong ngalor-ngidul yang gak masuk di nalar.* », 212).

L'invention d'une sémiologie javanaise, peut-être, et une façon originale d'aborder une micro-région d'Indonésie, son environnement, ses habitants et sa culture.

L'illustration de couverture est faite d'un dessin (par l'auteur lui-même probablement) de deux personnages masqués, Bancak et Dhoyok, qui sont deux incarnations antagonistes du peuple (voir la couverture du présent volume), tandis que le dos de l'ouvrage s'orne du dessin d'un acteur de Reog Grogol Bejiharjo.

Henri Chambert-Loir

Littératures

Tony Reid, *Mataram : A novel of love, faith and power in early Java*. Monsoon (UK), 2018, 336 p., ISBN : 9781912049127.

C'est assurément une surprise d'apprendre qu'Anthony Reid, éminent historien de l'Asie du Sud-Est, s'est offert le plaisir, à l'âge de la retraite, d'écrire un roman. On peut concevoir qu'un historien désire investir les personnages historiques qu'il a fréquentés toute sa vie de sentiments et d'émotions tangibles, ou bien qu'il désire combler certains vides des archives par la mise en scène d'hypothèses plausibles, ou encore que, par le biais d'une fiction, il désire exprimer une opinion personnelle sur des événements qu'il a observés jusque là « objectivement ». Mais foin de tout cela, deuxième surprise, Reid a écrit un roman d'aventures, avec un héros, quelques âmes valeureuses et des méchants par légions, avec un despote oriental, des coups de théâtre, des ruines, la jungle, un tigre, une éruption volcanique, des fêtes, des batailles et même un brin d'érotisme. La signature (Tony Reid) est là pour nous prévenir : l'auteur est le savant dans l'intimité.

Nous ne sommes pas loin des sources pour autant. Reid-romancier ne cite pas les grands noms de l'histoire de l'époque (le tout début du 17^e s.), mais ce roman échevelé tire parti des sources historiques que Reid-savant connaît par coeur. Les historiens reconnaîtront ici et là des personnages (le très bizarre